

## Un petit déjeuner à La Borde

Lors des rencontres PI de La Borde en octobre 2015<sup>1</sup>, j'ai eu la chance de pouvoir participer à un 7/9h au rez-de-chaussée de la clinique. Dans l'idée de tisser du lien entre les Labordiens et nous, Gwenaëlle avait proposé à une ou deux personnes, ce temps de présence inhabituel et j'avais sauté sur l'occasion.

6h45, je quitte le gîte sans bruit. Il fait nuit noire. Je me dis que c'est n'importe quoi de se lever si tôt, comme si les journées n'étaient pas déjà assez longues et denses ! J'ai peur d'avoir un sérieux coup de pompe plus tard dans la journée. Je pars vers un autre gîte pour prendre Esther, une participante aux journées, qui s'est proposée comme moi. Je retrouve sans encombre le trajet que j'avais repéré la veille et nous voilà embarquées ensemble, vers ce moment un peu particulier. Mais dans la nuit et les nappes de brume, nous tâtonnons pour rejoindre La Borde. Hésitations aux carrefours, marche arrière, demi-tour...et si on prenait ce chemin de terre ?...euh peut-être pas quand même...sur le GPS, il y va...oh moi, tu sais les GPS...et nous rions de nos errements.

Bizarre, il y a quelque chose que je ne m'explique pas. Habituellement je n'ai pas de problème de repérage mais ici... Est-ce ce paysage de forêts, inhabituel pour moi ou les abords de La Borde qui conservent une part de mystère ou que j'ai du mal à cerner ?

Bon, on finit tout de même par arriver à 7h10. Il fait nuit encore et déjà des chants d'oiseaux nous accueillent. Quelques ombres se glissent vers le château, dans le silence. Dès le hall d'entrée, une forte odeur de tabac me fait penser que certains doivent être levés depuis un bon moment déjà. Dans les salles à manger, quelques résidents sont assis aux tables ici ou là, seuls, pour la plupart.

Nous allons nous présenter auprès de Sabine et Patrick qui gèrent ce moment du petit déjeuner. Il y a du travail en cuisine et en salle. Esther choisit d'aller en cuisine pour aider à la préparation du repas. Moi, je préfère rester dans les salles à manger pour donner un coup de main au nettoyage des tables et être avec les résidents. Mais d'abord, nous dit Sabine, on va prendre le petit déjeuner. Nous la suivons à une table déjà occupée par Pierre. Puis, nous partons à la recherche d'un bol, d'une cuillère. Impossible de mettre la main sur une petite cuillère. Je reviens à

---

<sup>1</sup> Depuis 10 ans maintenant, une cinquantaine d'enseignants se retrouve à La Borde, pendant les vacances de la Toussaint, pour trois jours de rencontres. C'est l'occasion pour eux, de continuer à tisser des liens avec les Labordiens et de tenter de vérifier ce que disait Jean Oury, à savoir : « pédagogie et psychothérapie institutionnelle, c'est la même logique. »

la table, bredouille. « C'est toujours un problème à La Borde de trouver des petites cuillères » nous dit Sabine en souriant, « Y en a jamais, elles disparaissent ». Esther et moi, nous nous dirigeons vers la desserte du petit déjeuner avec nos bols. Et là, deux bidons, lequel contient le thé, le café ? Nous hésitons. Derrière moi, se tient un résident, je me présente, il me répond. Je ne comprends pas bien sa réponse R... Je lui demande s'il sait où se trouve le café. Il s'approche alors, place son bol sous un des bidons et ouvre le robinet...c'est du thé. Il remplit alors son bol à l'autre bidon et s'en va. J'échange un regard avec Esther et nous nous sourions. Ben oui, qu'on est bêtes, y a qu'à essayer tout simplement.

Nous revenons nous asseoir à notre table et nous présentons à Pierre. Il lève la tête le temps de dire son prénom puis se tait. Il n'a pas l'air bien. On échange quelques mots entre filles puis il prend la parole : « J'ai pleuré pendant deux heures hier soir, c'est pas dans mes habitudes, mais là, j'en pouvais plus. Tu sais, Sabine, ma famille, j'ai eu mon frère au téléphone et tout remonte, le passé, mes années en psychiatrie... » Évidemment, moi, je pense tout de suite à Tosquelles, *faire du bruit avec sa bouche...* ne pas laisser la parole de l'autre dans le vide...ce serait bien, mais pas toujours facile. « Pourtant, reprend-il, j'ai beaucoup d'amour à donner, mais j'étais seul, avec personne pour parler. Et là, je suis triste, c'est pas juste. » Sabine, tranquillement sait trouver des mots pour lui faire signe, lui dire qu'il a été entendu, qu'il n'est pas seul. Nous parlons du soleil qui se lève. Je me risque à dire que le soleil, des fois, c'est comme un sourire, ça peut faire du bien au cœur. Puis, nous parlons des rencontres ici à La Borde, de nos métiers. Peu après, nous quittons la table en disant au revoir à Pierre. Il regarde Sabine et dit : « Là, ça va mieux » et nous adresse un timide sourire.

Je me dirige vers la salle de vaisselle mais Robert m'accoste : « Le livre, j'ai 3,50€, j'ai le livre, mais c'est 4 ou 5 ? Je sais pas. » Dans ma tête, ça tourne vite, j'essaie de comprendre de quoi il parle. Ça y est...enfin, je crois, je me risque. « Vous voulez parler des livres qui sont dans la salle des enseignants ? Vous voulez acheter un livre et vous ne savez pas combien il coûte ? » « Oui, j'ai pris le livre mais c'est 4 ou 5, moi, je crois j'ai 3,50€. » Je lui explique que je ne connais pas non plus le prix du livre. « Ce n'est pas moi qui vend les livres, vous savez, vous devriez venir pour demander aux personnes qui s'en occupent. » Il reviendra vers moi à deux reprises pour une discussion à peu près semblable sur « le » livre et me demandera : « C'est ouvert là, je peux y aller ? » Il n'est pas encore huit heures. « Non, pas maintenant, c'est trop tôt, mais vous pourrez venir à neuf heures. »

Quand j'arrive dans la salle de vaisselle, un grand gaillard en sort et se présente joyeusement : « Je m'appelle Simon et je vous souhaite la bienvenue à La Borde. » Je le remercie et m'approche de la plonge où se tient une jeune femme tout sourire. Je la salue : « Bonjour Marie-Sophie ». Son regard s'éclaire : « Mais comment savez-vous mon nom ? » « C'est Sabine qui me l'a dit ». « Ah d'accord » puis, elle enchaîne : « Mais Sofy, c'est S O F Y c'est mon nom de famille, donc appelez-moi Marie » « D'accord, moi c'est Francine. Je viens donner un petit coup de main. » « C'est bien de travailler reprend-elle, ça chasse les idées noires et puis les moniteurs, ils peuvent pas tout faire. » Je lui demande comment ça se passe, où se range les bols, les paniers vides... Elle me montre et reprend : « Docteur Oury, il disait, le travail ça nous rend autonome ! » On s'y met donc toutes les deux, avec entrain. Rapidement, il n'y a plus de place sous la plonge, pour ranger les paniers vides. J'avise un autre endroit, sous la desserte et lui propose de les ranger là. Elle me tend le panier en disant sur un ton bienveillant : « Tu veux essayer de le faire ? » Intérieurement, je souris mais je m'exécute avec sérieux. Elle se recule, regarde attentivement et me dit, très encourageante : « C'est bien, mais tu vois, il faut le mettre un peu plus penché. » Nous travaillons encore un peu ensemble, puis je la quitte et rejoins la grande salle à manger.

Quelques tables n'ont pas été nettoyées par leurs occupants. Je vais chercher le nécessaire et commence à passer l'éponge. Près d'une fenêtre, deux femmes sont attablées. On se salue de loin et l'une me demande qui je suis et : « Vous êtes venue pour laver les tables ? » Je me présente, explique que je fais partie des enseignants qui se retrouvent pour les rencontres. Je leur propose alors de venir m'asseoir à leur table, avec un café. Elles acceptent et je m'installe à leur côté. L'une me fait goûter son miel. « Je l'achète à Angers, au marché. On prend la chauffe jusqu'à la gare puis y a une heure et demie de train. » « Il est très bon, merci, mais ça fait loin tout de même pour acheter le miel. » « Oui, mais on aime bien aller sur ce marché, c'est agréable, on voit d'autres choses. » Puis, on parle de Paul qui fait du miel à La Borde et vient habituellement en vendre pendant nos rencontres. Ludivine me dit qu'il ne va pas bien en ce moment et qu'elle ne sait pas s'il viendra. Je lui dis que je vais me renseigner. Un homme entre dans la salle avec un café à la main. Elle l'interpelle, me présente à lui et me dit : « C'est Henry, il s'occupe du bar itinérant. Puis, s'adressant à lui, tu pourras venir présenter avec Patrick cet après-midi. » Henry a fait deux pas vers notre table et marmonné un « bonjour » mais là, en arrêt au milieu de la pièce, il semble mal à l'aise. Je lui dis que ça m'intéresse d'entendre cette histoire de bar itinérant. Il fait un signe de la tête et regagne vite sa table et son bol.

Je demande à Ludivine si elle a des activités à La Borde. Elle me parle du club dont elle s'occupe. « Mais dit-elle, depuis la mort du docteur Oury, ça ne va pas. *Et vient tout un ensemble de critiques sur le fonctionnement actuel.* Je suis un peu embarrassée pour répondre. Je lui dis que les changements, c'est souvent difficile de les vivre et de les accepter. Et j'ajoute que ce ne doit pas être simple non plus de succéder au docteur Oury. Nous changeons de sujet et elle me demande : « Que faites-vous aujourd'hui ? Est ce qu'il y a des monographies ? Moi, j'aime beaucoup écouter les monographies. » Je lui réponds qu'il y en a une justement ce matin et l'invite à y venir. Puis, nous parlons du RAIL et de la visite conduite par les poissons pilotes. Enfin, je les remercie pour ce bon moment partagé et leur souhaite une bonne journée, leur donnant rendez-vous plus tard peut-être.

Je vais dans une autre salle à manger. Certaines personnes ne sont plus là, des nouvelles se sont installées, comme ces deux jeunes gens que je salue. Quand je me présente, la jeune femme a l'air tout de suite très intéressée et m'accroche. Je m'assieds avec eux. J'en suis quitte pour un autre café... Elle me parle aussitôt d'elle, du fait qu'elle a été ASH ou AMP, je n'ai pas bien compris, dans un service psychiatrique. « J'ai eu affaire à un autiste de dix-huit ans et ça s'est bien passé. » Elle raconte un peu, parle vite et poursuit : « Ensuite, j'étais au service oncologie et là, j'ai sombré. » Elle précise : « Ici, je suis une patiente. » Peut-être a-t-elle senti qu'à un moment, j'ai eu un doute. Elle me questionne sur mon travail en IME, mon niveau d'études. « Il y a des autistes dans les IME, non ? Ça m'intéresse me dit-elle. » Nous parlons des métiers et des formations d'éducateurs, de moniteurs-éducateurs. Puis, elle poursuit en disant : « Le problème c'est que je ne sais pas ce que je veux faire. Je suis là depuis le mois de juillet. Je suis déjà venue l'an dernier. Mais j'ai du mal avec le théorique, j'y arrive pas. » Je lui suggère d'en parler avec des gens qu'elle connaît, qui peuvent la conseiller, qui la connaissent aussi. Je lui propose de se renseigner sur le niveau des concours, les différents contrats pour voir ce qui est possible pour elle. Elle me remercie et nous nous séparons.

Huit heures cinquante, déjà, il est temps pour moi de regagner le lieu des rencontres. Je vais saluer Sabine et Patrick et les remercier pour leur accueil dans ce lieu. Je sors sur le perron et aperçois Pierre en bas des marches, à côté d'un petit groupe. En passant près de lui, je lui dis au revoir. Il regarde dans ma direction mais ne me voit pas...il semble bien loin.

Quand je me suis portée volontaire pour participer à un petit déjeuner à La Borde, je n'avais en tête qu'une chose : être là, en toute simplicité. Vivre ce moment particulier avec les personnes qui s'y trouvent. Regarder,

ressentir, partager un moment, une atmosphère. Et peut-être, pourrait-il y avoir autre chose... Ce que j'y ai trouvé, autant de la part des moniteurs que de celle des résidents, c'est un accueil véritable. Des petites choses ont été possibles, de l'ordre de la rencontre, de l'échange. Éphémères, c'est sûr, mais vraies, m'a-t-il semblé. J'ai partagé quelques cafés, certes, mais bien plus je crois. Des paroles et des silences, des gestes et des regards. Des petits bouts d'histoires, dans des vies souvent en pointillés.

Cette situation vécue à La Borde fait écho et nourrit mon expérience de classe. Déjà, la pratique de la pédagogie institutionnelle m'avait conduite, au fil du temps, à prendre en compte la singularité du sujet dans son comportement et ses apprentissages. Accepter que le rythme ne soit pas le même pour tous et mettre en place un dispositif qui tente autant que faire se peut, de respecter ces rythmes singuliers. Mon travail au sein d'un Institut Médico Educatif depuis quatre ans, me conduit maintenant plus loin. Nombre de situations vécues en classe trouvent leurs résonances dans ces moments vécus à La Borde. Ces expériences m'amènent à être attentive à l'autre pour pouvoir l'accompagner dans ce qu'il initie. Dans un « être là » qui n'est pas une attente mais une ouverture vers des possibles.

Francine Pujol, octobre 2016

paru dans le numéro 61 de la revue *Institutions*